

est accompli, le murmure de la raison et de la conscience contre les erreurs, les sophismes, les séductions des gouvernements? Est-ce que jamais il est accompli, le triomphe de la servitude morale, tant qu'il reste une voix et un geste aux orateurs de la liberté? Est-ce que jamais il est accompli, le devoir d'une opposition sérieuse?... Pendant que l'usurpation légale veille toujours, y a-t-il une heure où l'opposition puisse s'endormir?

On vous met un anneau de fer au petit doigt, vous dites : le fait est accompli, et vous ne remuez plus la main! un chaînon au bras gauche, vous dites : le fait est accompli! un autre au bras droit : le fait est accompli! une chaîne enfin à tous les membres : le fait est parfaitement accompli!.... Hommes consciencieux, mais imprévoyants! ne voyez-vous pas que, si vous aviez d'abord secoué le petit doigt, puis les bras, puis les jambes, puis le corps à toutes ces entreprises d'usurpation légale sur votre liberté et sur les droits de la nation, rien ne s'accomplissait, mais qu'en tendant ainsi les bras, les membres, le corps et l'âme à ces tentatives encouragées de la réaction ultra-monarchique, elle finira par enchaîner jusqu'à votre langue?

Voilà pourquoi nous nous attachons au dogme national seul, et, nous le disons à vous et aux autres, tant que vous resterez dans ces alliances et dans ces résignations : UN PRINCIPE ET POINT DE PARTIS!

## XXXIV

SUR LA NAVIGATION

DE

## LA SEINE ENTRE ROUEN ET LA MER

CHAMBRE DES DÉPUTÉS. — Séance du 4 mars 1846.

La Chambre des députés avait à se prononcer sur une des plus graves questions qui intéressaient notre marine et les populations du Havre, de Rouen et de Paris. Accorderait-on les millions demandés pour approfondir la Seine entre Rouen et la mer pour la rendre navigable aux grands bâtiments? La commission les avait refusés à l'unanimité. La Chambre était indécise. M. Arago, avec la science et le talent que l'Europe admirait en lui, avait éclairci la question, sous le point de vue de l'art. M. de Lamartine la traita du point de vue de l'homme politique et de l'intérêt des masses, et produisit sur la Chambre une impression que tous les journaux retracèrent avec une unanimité qui se ressentait de l'enthousiasme de la séance. L'opposition surtout se félicitait de voir associés, dans cette cause, les noms de M. de Lamartine et de M. Arago.

MESSIEURS,

Il est impossible de ne pas estimer l'infatigable persévérance et le courage avec lesquels l'honorable rappor-

teur<sup>1</sup>, le préopinant<sup>2</sup>, la commission, défendent ici leurs convictions. Mais les convictions, quelque honorables, quelque puissantes qu'elles soient, ne sont des raisons que pour ceux qui les partagent. (*Très-bien ! très-bien !*)

Jusqu'à présent il m'a été impossible, en prêtant toute mon attention à la discussion, de partager les scrupules que M. le rapporteur et l'honorable préopinant ont essayé de faire valoir à la tribune.

Je ne me dissimule pas mon incompétence : je ne suis ni ingénieur, ni marin, et je devrais peut-être me récuser; cependant, Messieurs, je me suis dit, dès le commencement de cette discussion, animé que j'étais par des convictions toutes différentes, qu'il y a des cas où l'ignorance même ne doit pas se récuser pour cause d'ignorance; qu'il y a des cas où l'esprit de système est plus dangereux que l'ignorance elle-même; car l'ignorance comme la mienne se laisse convaincre, et l'esprit de système, qui n'est quelquefois qu'une science obstinée, résiste souvent à la lumière, que nous, nous admettons comme l'évidence. (*C'est vrai ! très-bien !*)

Permettez-moi donc quelques mots sur l'ensemble de la question.

Que voyons-nous depuis le commencement de cette séance? Nous voyons un grand pays, car la question ne se borne pas seulement à l'enceinte de Rouen et à sa banlieue; nous voyons le fleuve national, celui qui a, pour ainsi dire, donné son nom à notre capitale; nous voyons Rouen, le Birmingham, le Manchester de notre pays, une ville qui a été placée, je ne dirai pas par le hasard, mais par la sagesse de ceux qui l'ont fondée, à ce point précis où la navigation maritime cesse et où la navigation fluviale commence, ce point territorial, remarquez-le bien, si important, si précis pour l'assiette des grandes villes, que les anciens, vous le

1. M. d'Angeville.

2. M. de Bussières.

savez tous, le considéraient comme fatal et comme sacré, tant il paraissait indiqué, par la nature elle-même, pour la fondation des villes que le commerce et l'industrie devaient grandir. Nous voyons de plus des populations riveraines dont on élevait tout à l'heure devant vous, avec raison, le chiffre à plusieurs millions d'hommes, non-seulement des populations agricoles, mais des populations éminemment industrielles, des populations qui exportent et qui importent, qui empruntent à la mer, à tout le littoral de la France, à celui de la mer du Nord, les éléments mêmes non-seulement de la fabrique de Rouen, mais de la fabrique de Paris, du travail des 200 000 ouvriers de la capitale, et qui par là même, par les influences des prix de transport, qui n'échappent à aucun économiste dans cette enceinte, peuvent accroître d'un quart, d'un tiers, quelquefois même d'un demi, les éléments du travail national, et par conséquent lui faire subir dans la concurrence un détriment que vous déplorerez bien un jour de n'avoir pas voulu combler par la misérable expérience des 2 ou 3 millions qu'on vous demande aujourd'hui. Sont-ce donc là des intérêts si minimes? Quoi! des populations de 5 ou 6 millions qui vous demandent, d'une voix unanime, la tentative.... le succès est à Dieu, mais la tentative est aux hommes (*Sensation*); la tentative de cette expérience qui intéresse le commerce, l'industrie, le cabotage tout entier.

Je demande deux minutes d'attention à la Chambre, je ne l'importunerai pas longtemps.

Je disais, Messieurs, que ce ne sont pas là des intérêts si minimes que cette ville de 120 000 âmes, cette navigation, ce fleuve allongé de 112 kilomètres pour notre navigation, dont vous parlait l'honorable secrétaire d'État des travaux publics; que cette voie navigable arrivant indirectement jusqu'à Paris, lorsque Rouen deviendra le second port de la Seine, que ces marchandises, ces éléments de votre travail à meilleur marché; et enfin, remarquez-le bien, c'est là pour moi l'intérêt principal, c'est celui qui m'a fait monter

à la tribune : l'intérêt de votre navigation, l'intérêt de votre commerce de cabotage ; les 4600 matelots inscrits sur les deux rives de la Seine à votre inscription maritime dans un temps, ne vous le dissimulez pas, où l'instruction générale autant que la raison, autant que la lumière de ce pays-ci le porte, le précipite pour ainsi dire vers sa marine, et dans un temps où, en contemplant sa marine, il a la douleur de voir le chiffre de l'inscription française de 120 ou 150 000 matelots, tandis que le chiffre de l'inscription maritime du pays avec lequel nous devons lutter navalement, militairement, commercialement, est de plus de 300 000 matelots.

Aujourd'hui, dans un état comparatif pareil, pouvez-vous refuser l'occasion d'améliorer des moyens de navigation qui prolongeront votre navigation maritime et fluviale, qui prolongeront l'action, le commerce, le contact de tous les ports de cette France qui est une presque île entre deux mers, au profit de la rivalité que nous devons tous manifester, envier, fortifier ici, soit que nous la considérions du point de vue maritime, soit que nous la considérions du point de vue politique, soit que nous la considérions du point de vue de nos flottes que nous devons reporter sur les mers au point où elles étaient et d'où elles sont malheureusement descendues. (*Très-bien! très-bien!*)

On vous a parlé des chemins de fer. Mais formerez-vous des marins sur vos wagons? Abriserez-vous vos flottes dans des embarcadères? L'Angleterre a des chemins de fer plus que vous. Néglige-t-elle la Tamise à Londres, et la Clyde à Glasgow?

Voilà l'intérêt qui m'a principalement amené à la tribune et qui m'y attire vos sympathies.

Qu'oppose-t-on à la satisfaction d'intérêts si divers et des passions si justes de cette assemblée tout entière? Qu'oppose-t-on? Deux obstacles, passez-moi le mot, techniques, deux obstacles purement techniques, et on vous effraye avec la persistance, l'autorité et le talent du rap-

porteur et de la commission ; on vous effraye par les monstrueuses difficultés qu'on accumule à cette tribune devant l'œuvre que vous voulez et que vous devez tenter.

Un seul mot sur ces deux obstacles.

Ils ont déjà été effacés, tout à l'heure, par la parole puissante de M. Arago qui, heureusement, m'a précédé à cette tribune, et qui, avec l'autorité de la science, a balayé d'avance une partie des difficultés que moi, faible, ignorant, j'aurais rencontrées, et que peut-être je n'aurais pu écarter. Je reviens sur ces deux obstacles.

L'un est la barre, et l'autre la traverse.

La barre : on vous l'a dit, M. Arago n'a laissé, à cet égard, aucun scrupule dans l'esprit de cette assemblée, il a donné des raisons, il a cité des exemples ; il vous a montré le Gange, la Clyde, tous les grands et petits fleuves sur lesquels on a voulu tenter les œuvres de ce genre, et qui, presque partout, ont récompensé le courage, l'industrie et la persistance des hommes aidés par la science et le temps. La nature est venue, pour ainsi dire, elle-même, résoudre le problème que nous nous proposons. Les dernières grandes crues de la Seine, j'en appelle aux députés de Rouen et de toutes les localités riveraines de ce grand fleuve, les grandes crues de la Seine, en aplanissant, en perçant au milieu du fleuve un chenal nouveau, ont fait ce qui arrive toujours en pareil cas, ont fait disparaître en grande partie, sinon la barre, du moins l'élévation et le danger de cet obstacle naturel, sous lequel M. d'Angeville nous menaçait de voir toute notre marine engloutie.

Quant à la traverse, la question a été parfaitement élucidée. Vous savez que c'est un bas-fond mobile au milieu du lit d'un fleuve, c'est-à-dire dans les meilleures conditions pour faire jouer contre cet obstacle les forces de l'art, les forces de la nature. C'est un obstacle qui, pour ainsi dire, est venu se mettre au-devant de la chasse naturelle qu'avec le talent de vos ingénieurs et la pensée du projet vous parviendrez à diriger sur le point même que vous

voulez percer ou rejeter, comme on le disait tout à l'heure, d'un côté ou de l'autre. Ne vous préoccupez pas du danger: une clameur unanime de la Chambre a répondu à l'objection de l'honorable M. de Bussières sur les prétendus dangers que vous alliez faire courir au Havre: le Havre lui-même a souri des dangers que vous voyiez pour sa navigation.

M. LE RAPPORTEUR. Le Havre a protesté plusieurs fois.

M. LEVAVASSEUR. Le Havre ne proteste pas.

M. DE LAMARTINE. Messieurs, puisque j'ai prononcé le nom du Havre, permettez-moi d'exprimer devant la Chambre la pensée que ce nom suscite en moi, et qui m'était suscitée également tout à l'heure par un de nos honorables collègues, et si je prononçais son nom à la tribune (il ne me l'a pas permis), ce nom serait une autorité. Je me disais: voyez les votes de la Chambre depuis plus de dix années, que comportent-ils pour la ville du Havre, pour le port du Havre, pour cette grande navigation que nous voulons établir à l'instar de la Tamise, s'il est possible à l'art de vaincre la nature?

Qu'avez-vous voté pour le Havre? Des crédits dont l'ensemble ne montera pas bientôt à moins de 100 millions...

M. GARNIER-PAGÈS. 107 millions!

M. DE LAMARTINE. 107 millions, me dit l'honorable M. Garnier-Pagès; 107 millions d'améliorations, de créations, de fortifications, de chenaux, de port, d'avant-port pour la ville du Havre!

Que voulez-vous donc faire du Havre, et quelle est donc la pensée d'un grand pays qui jetterait ainsi 100 et 107 millions dans les sables d'un point sablonneux perdu sur son littoral? Ce pays n'a-t-il point de pensée? Évidemment ce pays a une pensée; il a plus qu'une pensée, il a un instinct, un instinct qui est la pensée même de la nature dans l'homme, l'instinct qui est le sentiment irréséchi, qui est la création instantanée de la vérité par l'évidence, la manifestation des grandes œuvres commandées à une

nation. Il veut un port militaire au Havre, il veut un port commercial important, non-seulement pour ses flottes, mais pour la marine marchande. Savez-vous ce qu'il veut? Il y veut le port de la capitale, le port de Paris, il y veut le port de la nation, il finira par le conquérir. (*Sensation.*)

Au moment où vous donnez 107 millions à la ville du Havre pour en faire le port de Paris, que feriez-vous si vous suiviez les timides conseils de votre commission? et voyez dans quel non-sens tomberait ce pays. Vous auriez d'un côté la ville de Paris avec son million d'âmes; vous auriez ensuite les nombreuses populations riveraines de la Seine, la ville de Rouen avec sa banlieue ne formant pas moins de 240 000 ouvriers, travailleurs de toute nature; vous auriez le port du Havre; et entre ce port du Havre et Paris, entre le capital et l'intérêt, passez-moi l'expression, vous auriez une rivière non navigable à la voile, vous auriez ce banc de Quillebœuf à Villequier qui intimiderait votre navigation et votre cabotage; vous auriez à tout jamais, et toujours grossissante, la barre dont vous n'auriez pas voulu détruire la base en creusant un chenal naturel au milieu du lit du fleuve dans l'obstacle que vous rencontrez aujourd'hui.

Il est impossible que la France s'arrête à une telle difficulté. On vous dit: Luttez avec la nature, la nature sera plus forte que vous.

Messieurs, une pensée contraire et plus vraie a soulevé mon âme à l'instant où j'entendais cette assertion: Vous ne luttez pas avec la nature! Je le demande à l'homme qui tout à l'heure décrivait avec tant de lucidité les miracles et les prodiges de l'art humain appliqué à la nature, lutter avec la nature! mais c'est l'homme tout entier. (*Sensation prolongée.*)

C'est la vie humaine, c'est la vie des nations tout entières. Ce grain de foi avec lequel dans les livres saints on nous dit que nous soulevons les montagnes et que l'on

comble les vallées, ce grain de foi, qu'est-il autre chose que l'intelligence assistée de son premier ministre, la science appliquant la volonté, la persévérance humaine à dompter la création. (*Très-bien! très-bien!*)

Messieurs, on m'avertit de finir, et je finis. (*Non! non! parlez!*) L'heure avancée, l'attention sans doute fatiguée de la Chambre... (*Non! non! parlez! parlez! parlez toujours!*)

Eh bien! puisque vous daignez m'encourager à dire quelques mots encore, je vous obéis.

Sans doute, je respecte les travaux, les scrupules, la persévérance de la commission et de son savant rapporteur. Ils ont raison de le dire, il est dangereux quelquefois de lutter avec la nature; mais quand cela est-il dangereux? C'est quand on n'entre pas dans le sens de la nature. Mais si j'en crois mes faibles lumières, en écoutant tout à l'heure l'honorable M. Legrand et l'honorable M. Arago, j'ai compris, sans être mathématicien, que des digues longitudinales submersives, recevant le flot sans y faire obstacle, conservant derrière elle les détritiques, les débris sablonneux, les alluvions, et élevant ainsi successivement le double littoral du fleuve pendant qu'elles en resserrent le cours et qu'elles forment, pour ainsi dire, une chasse naturelle, mais une chasse indomptable, invincible, travaillant toujours, le jour et la nuit, travaillant avec la masse qui descend perpétuellement des montagnes de la Bourgogne, et creusant insensiblement cette barre que vous croyiez insurmontable, j'ai compris à l'instant que nous travaillons dans le sens de la nature, et que nous aurons le temps et la création elle-même pour auxiliaires de nos travaux. (*Sensation.*)

Permettez-moi, Messieurs, à ce sujet, de vous citer une anecdote presque personnelle. Cela me reporte aux heureuses années de ma jeunesse, que j'ai passées dans un autre pays que celui-ci, lorsque je représentais la France auprès d'un jeune souverain qui a depuis continué l'œuvre

de civilisation, d'industrie et de paix dont il donnait alors les premiers indices au monde. Je veux parler du grand-duc de Toscane, le digne petit-fils du grand Léopold, ce premier philosophe couronné. (*A gauche: très-bien!*)

Il existait en Italie un obstacle séculaire, éternel, contre lequel les hommes, les gouvernements, les arts, les trésors de ce grand peuple romain ont lutté en vain pendant bien longtemps. Je veux parler des marais Pontins. Vous savez quels efforts, quels trésors, quels milliers d'hommes Jules César, les empereurs, les papes, Sixte-Quint, Pie VI, avaient inutilement engloutis dans ces marais qui infectent, pestifèrent la plus belle partie de la péninsule italienne. Eh bien! il s'est trouvé un jeune souverain, bien loin de la richesse, de la puissance incommensurable de l'empire romain, de cette papauté dont je vous signalais tout à l'heure les efforts, un petit prince, s'il est permis de donner le nom de petit à un homme véritablement grand par le cœur, un petit souverain par la nation restreinte qu'il gouverne. Un obstacle semblable à celui de la barre, qui n'en est qu'une continuation, les marais Pontins, 200 lieues carrées, se présente en Toscane. Ce prince a eu le courage de l'aborder, comme nous aborderons la Seine, bravant les difficultés, les intimidations, les scrupules de tout genre qu'on lui opposait. Cela ne l'arrêta pas.

Un jour, il me fit l'honneur de me conduire moi-même au centre de ses opérations à peine commencées. Je fus frappé, je fus effrayé, comme M. d'Angeville, de cette lutte avec l'impossible, qui consistait à épuiser des marais de 240 lieues carrées, une mer qui ne présentait pour ainsi dire pas d'écoulement, et je dis à ce prince: Qui est-ce qui peut vous donner l'audace, qui est-ce qui peut vous donner la confiance d'attaquer ainsi, avec des forces bornées, une puissance pour ainsi dire séculaire et illimitée comme l'insalubrité, comme l'aridité du rivage que vous prétendez féconder et rendre à votre population? Qui est-ce qui vous donne ce courage? — Qu'est-ce qui me donne ce courage?

me répondit-il. C'est la certitude que nous travaillons dans le sens de la nature. Tant que l'homme travaille à tâtons, tant qu'il cherche le sens des grands phénomènes naturels, il est vaincu, incertain ; mais une fois qu'il est sûr d'avoir rencontré le vrai sens des éléments, bien loin d'avoir contre lui les forces de la création, il a pour ainsi dire avec le temps les forces de Dieu lui-même. Voilà ce qui me fait agir... Et il a triomphé, et depuis seize ans il rend chaque année aux populations toscanes, à la culture, à la salubrité, jusqu'à 30 lieues carrées. (*Très-bien! très-bien!*) L'impossible n'existe pas devant la science et devant la volonté; et ce souverain courageux et persévérant a réussi, et il est béni par le nouveau peuple dont il agrandit ainsi le domaine, et il le sera par la postérité! Voilà, Messieurs, comme on finit par vaincre les obstacles! Et je dirai à ceux qui nous présentent ces difficultés comme insurmontables, que prétendez-vous faire? Prétendez-vous vous croiser les bras devant cette impossibilité de la navigation, qui stérilise la plus belle partie de notre France, qui frappe votre capitale elle-même dans ses manufactures et ses produits? Non, sans doute, vous ne le voulez pas. Eh bien! qu'avez-vous donc à faire? Une épreuve, au moins.

Je termine par là : que vous demandons-nous? A quoi vous supplions-nous de consentir? à une expérience, Messieurs, de 2, 3, 4 millions même, j'en voterais davantage pour suivre la pensée de M. Arago et de l'auteur de l'amendement; on vous demande une expérience de 3 ou 4 millions. Qui pourrait affirmer que cette expérience sera heureuse? Personne; mais vous pouvez affirmer qu'elle sera néanmoins profondément utile. (*Oui! oui!*)

Messieurs, est-ce donc avec des systèmes que vous résoudrez un tel problème? Est-ce avec ce choc des opinions et des conjectures d'où ne sort jamais que le doute? Non, non! c'est avec l'expérience!

Faites-la donc! et quand elle ne réussirait pas (car qui peut affirmer l'inconnu?), quand elle ne ferait que cal-

mer, apaiser, éclairer les passions, les illusions, si vous voulez, d'amélioration et de prospérité de la ville de Rouen et des 5 millions de populations riveraines et de tous vos ports de mer en rapport avec Rouen, ne serait-ce pas là un motif suffisant pour la tenter? (*Très-bien! très-bien!*)

Mais je dis plus : quand cette expérience n'aurait pour résultat, même en échouant, que d'arracher enfin son secret au fleuve, son secret à la marée, son mystère à la navigation maritime de la Seine, oui, quand elle n'aurait pour résultat que d'arracher le oui ou le non à la nature!... (*Sensation. — Interruption.*) oui, d'arracher le oui ou le non définitif à la nature sur la possibilité ou l'impossibilité de prolonger de 120 kilomètres la navigation française (*Très-bien!*), ce oui ou ce non arraché à la nature vaut à lui seul vos 2 millions! (*De toutes parts : Très-bien! très-bien!*)